

Mercredi 4.12

Un matin immaculé, clair et frais. La plaine est tout embrumée, mais çà et là, on entend les bruits de la vie. Devant moi, massives et claires, les montagnes, perçant la haute nappe de brouillard, à demi visible, une lune froide du matin, face au soleil. Cheminer en droite ligne entre lune et soleil, quelle élévation ! Les vignobles, les moineaux, tout est d'une telle fraîcheur ! J'ai passé une mauvaise nuit, avec une insomnie de trois heures, mais au matin, j'étais à l'aise dans mes bottes, et mes jambes allaient bien. La fumée fraîche d'une usine s'élève doucement à la verticale. Entends-je un corbeau ? Oui, et aussi des chiens.

Mittelbergheim, Andlau. Alentour, paix totale, brume, travail. À Andlau, c'est jour de marché. Un puits de pierre, comme je n'en ai jamais vu de ma vie, sera ma halte. La vigne, c'est tout ici, c'est le maître atout de ces villages. À l'église d'Andlau, le prêtre chante la messe. Serré autour de lui, un chœur d'enfants. Seules quelques vieilles femmes suivent le service. À l'extérieur court une frise de sculptures romanes du dernier grotesque. Au bout du village, des résidences secondaires barricadées et verrouillées pour l'hiver. Y pénétrer reste assez facile. Une rangée d'étangs

de pisciculture sont à sec, à bout de forces, l'herbe et même la broussaille ont envahi les étangs. Un ruisseau monte tout du long.

Une matinée parfaite. En parfaite harmonie avec moi-même, j'attaque d'un bon pas l'ascension de la montagne. Penser intensément que je vole à skis me rend léger, comme en suspens. Partout, du miel, des ruches, et des résidences secondaires fermées sur les pentes de la vallée. De l'œil, j'ai cherché la plus belle, je me suis demandé si je n'allais pas m'y introduire dès maintenant et y passer la journée, mais c'était une belle journée pour marcher, et je poursuivis. Pour la première fois, j'arrivai au sommet, dans la zone forestière, sans même m'en rendre compte, tant j'étais plongé dans mes pensées. L'air est d'une pureté et d'une fraîcheur parfaites, plus haut, un peu de neige. Mes mandarines me mettent dans un état de totale euphorie.

Croisement. À partir d'ici, mauvaise signalisation. Partout, autour de moi, des coupes, et la fumée bleuâtre des feux des bûcherons. Il fait encore frais, et comme une rosée matinale s'est posée sur les brins d'herbe. Pratiquement aucune voiture jusqu'ici. La moitié seulement des maisons est habitée. Un chien-loup, noir de jais, me suivit longuement de son regard jaune et fixe. Quand j'entendis le

bruissement de quelques feuilles qui tombaient derrière moi, d'emblée je me suis dit, ça, c'est le chien, bien qu'il fût attaché à une chaîne. Tout au long de la journée, la solitude la plus parfaite. Un vent clair fait chuchoter la cime des arbres. Quelle saison ! Elle n'a plus rien de terrestre. De grands sauriens volants expulsent, sans bruit, des traînées de condensation au-dessus de moi, plein ouest. Ils volent vers Paris, et mes pensées s'envolent avec eux. Il y a tant de chiens. En voiture, cela nous échappe, comme les odeurs de foin, et les arbres gémissants. Les troncs d'arbres écorcés suintent. À nouveau, longuement, mon ombre se tapit devant moi. En fuite, une nuit, Bruno¹ a pénétré dans une station de télésièges abandonnée. Ce devait être en novembre. Il branche l'électricité, en abaissant la manette. Toute la nuit, le télésiège marche, sans raison, et tout le circuit est illuminé. Au matin, la police arrête Bruno. C'est comme ça que devrait finir l'histoire.

L'ascension continue, bientôt la première barrière neigeuse, à huit cents mètres environ, et, toujours plus haut, la première barrière nuageuse. Voilà qu'il bruine, que cela s'assombrit

1. Personnage principal du film de Werner Herzog, *La Ballade de Bruno*.

et que le chemin s'arrête là. Je demande ma route dans une ferme. Oui, me dit le paysan, je n'avais qu'à monter à travers neige, puis à travers le bois de hêtres, après je retombais fatalement sur la route du Champ-de-Feu. La neige est à moitié fondue, peu de traces de pas, et bientôt plus rien. La forêt est humide de brouillard, d'ores et déjà, je sais que sur l'autre flanc, ce ne sera pas une partie de plaisir. La ferme s'appelait : « La Cabane à veaux. » Silence de mort dans les nuages de brouillard. Impossible d'apprécier où je suis, je ne peux qu'apprécier une direction. Comme je ne trouve pas la bonne route, alors que manifestement j'ai gagné le sommet, je m'arrête dans une forêt très dense qui finit en pins, ce qui m'a stupéfié, un brouillard à couper au couteau m'est tombé dessus. J'essaie de comprendre où j'ai bien pu me tromper ? La seule solution est de poursuivre vers l'ouest. En rangeant ma carte, je m'aperçois qu'il y a des détritiques dans la forêt : un bidon d'huile de moteur, et tout ce qu'on jette par les fenêtres de voitures. En fait, la route serpente à trente mètres de là à peine, mais le brouillard m'empêche de voir à plus de vingt mètres, et je ne distingue vraiment bien qu'à quelques pas. Sur la route, au nord, dans le plus épais des brouillards, je tombe sur un curieux rond-point, avec au

centre une tour panoramique, genre phare. Vent de tempête, brouillard humide, je sors mon heaume-tempête, et parle tout haut, tant cela paraît invraisemblable après une aussi belle matinée. De temps à autre, je vois trois pointillés blancs sur la route devant moi, jamais au-delà, et parfois je n'aperçois que le plus proche. Dilemme : prendre vers le nord, ou vers le sud ? Par la suite, il s'est révélé que les deux solutions auraient été bonnes, car je suis sorti entre les deux petites routes, vers l'ouest. L'une mène à Fouday par Bellefosse, l'autre descend, en passant par Belmont. Pentures abruptes, vents coupants, téléskis vides. Je vois à peine ma main devant mon visage, et quand je dis à peine, c'est à peine. Vous, nœud de vipères, comment pouvez-vous dire la bonne parole, vous qui n'êtes que mal ? Je voulais allumer un feu, j'aurais encore plus ardemment voulu qu'il brûlât déjà. J'ai si peur que vous n'ayez point de sel sur vous. Entre-temps, la tempête s'est levée, des lambeaux de brouillard encore plus dense se pourchassent au-dessus du chemin. Dans une buvette pour estivants, tout en verre, trois êtres sont assis, entre nuages et nuages, protégés de tous côtés par le verre. Je ne vois pas de serveuse, aussi suis-je foudroyé par l'idée que ce sont des morts, certainement là depuis des semaines,

immobiles. À cette époque de l'année, il est bien évident que la buvette est fermée. Depuis combien de temps sont-ils donc figés sur leur chaise ? Belmont, un de ces néants de province. À onze cents mètres d'altitude, la route descend en lacets, plus bas, un ruisseau en suit les méandres. Encore des bûcherons, encore des feux qui fument, puis, à sept cents mètres, d'un seul coup, les nuages font place à une petite bruine sans joie. Tout est gris, déserté par l'homme, une forêt mouillée accompagne ma descente. À Waldersbach, les possibilités de m'introduire dans une maison étant réduites à néant, je presse le pas pour trouver un gîte à Fouday avant la nuit. Là aussi, peu de possibilités s'offrent à moi, tant et si bien que je me suis décidé à me glisser dans une auberge fermée de toutes parts, en plein village, entre des maisons habitées. Une femme est passée sans rien dire, m'a regardé, et je ne suis pas allé plus avant.

À la sortie du village, je m'arrête dans un routier pour manger, un jeune couple entre, et les quelques couples de gens dans la salle sont curieusement, sourdement aux aguets, comme dans un western. À la table voisine, le gros rouge aidant, un homme s'est endormi, ou bien fait-il seulement semblant, et est-il aux aguets, lui aussi ? Le petit sac de sport

que, la plupart du temps, j'accroche à mon épaule gauche et qui me bat la hanche au gré de la marche, a fait un trou gros comme le poing dans le pull-over que je porte sous mon anorak. Le lendemain, je n'ai presque rien mangé : des mandarines, un peu de chocolat, et je me suis désaltéré aux ruisseaux, dans la posture de l'animal. Mon repas devrait déjà m'être servi : du lièvre et de la soupe. Sur un aérodrome, au moment où il s'apprêtait à y monter, un maire a été décapité par un hélicoptère. Un routier, pantoufles avachies, regard aux aguets, sort une Gauloise toute ratatinée, et se met à la fumer, telle quelle. Je suis si seul que, par-dessus le silence des hommes aux aguets, la serveuse me fait l'offrande d'une petite question. Dans un coin de la salle, un des rhizomes rampants du philodendron a trouvé prise dans le haut-parleur de la radio. On y a aussi posé une figurine en porcelaine représentant un Indien, le bras droit levé en direction du soleil, quant au gauche, il est replié et soutient le bras érigé : c'est une statue. À Strasbourg, on passe des films de Helvio Soto et de Sanjines avec deux, trois ans de retard, mais c'est déjà un bel effort. À la table, près du comptoir, il y a un certain Gaspard. Enfin un mot, un nom !

Passé Fouday, plus bas, j'ai cherché un gîte

pour la nuit, il faisait noir comme dans un four, humide, froid, et qui plus est, mes pieds étaient mal en point. Je m'introduis dans une maison vide, plus par force que par ruse, bien que je sois tout près d'une maison habitée. À l'intérieur, il semble que des ouvriers aient entrepris des réparations. Dehors, la tempête fait rage, et moi, brûlé, vide, exténué, les sens vidés, je suis assis dans la cuisine comme un réprouvé, car c'est la seule pièce munie d'un volet en bois plein, où je puisse m'éclairer un peu sans que la lumière filtre à l'extérieur. Je dormirai dans la chambre d'enfants, car c'est de là que je pourrai le plus aisément m'enfuir, si d'aventure quelqu'un vivait dans cette maison, et rentrait. Il est fort probable que demain matin arriveront des ouvriers, car à maint endroit, le sol et les murs sont en réfection. Par ailleurs, les ouvriers ont laissé leurs chaussures, leurs outils et leurs vestes. Je m'enivre d'un vin que j'ai acheté à la dernière étape. À force de solitude, ma voix déraillait, je ne pouvais plus que pépier, je n'arrivais plus à la timbrer pour parler, et j'en avais honte. Alors, j'ai décampé en vitesse. Oh, que de hurlements et de sifflements autour de la maison ! Les arbres mugissent. Demain, je devrai partir de très bonne heure, avant l'arrivée des hommes. Pour que la lumière du jour me réveille, il

faudra que je laisse le volet ouvert. C'est risqué, car on voit le carreau cassé. J'ai secoué les éclats de verre tombés sur la couverture. À côté, il y a un petit lit d'enfant, des jouets, et un pot de chambre. Tout cela est dénué de sens, au-delà de toute description. Qu'ils me trouvent donc endormi dans le lit, ces maçons débiles ! Que la forêt est échevelée par le vent, dehors !

À trois heures du matin, je me suis levé, et je suis sorti sous la petite véranda. Dehors, tempête et nuages bas, coulisses énigmatiques et artificielles. Derrière le montant d'une balustrade scintillaient, étranges et blafardes, les lueurs de Fouday. Sentiment de parfaite inanité. La Eisnerin vit-elle encore ?